

**HISTOIRE
DE JUDITH,**

MISE EN CANTIQUE,

Tirée de l'Écriture sainte, où il est
traité de la manière qu'elle a vaincu
Holopherne, pour délivrer le peuple
d'Israël ;

AVEC
LE CANTIQUE SPIRITUEL
DE
L'ENFANT PRODIGE



ÉPINAL,

PELLERIN, IMPRIMERIE-LIBRAIRE.

40

CANTIQUE DE JUDITH.

018
642

Air : Mon père, etc.

Holopherne.

QUEL est ce peuple plein d'orgueil,
Qui se prépare à se défendre?
Je m'en vais le mettre au cercueil,
S'il ne se dispose à se rendre;
Quel est son Dieu, quelle est sa loi,
Pour ne pas céder à mon roi?

Archior, chef des Ammonites.

Ce peuple adore un Dieu puissant,
Qui fit de rien tout ce grand monde;
Un seul d'entr'eux en défait cent,
Lorsque la grâce le seconde;
Ils sont gens à nous renverser,
Si nous tentons de les forcer.

Holopherne.

Tu parles comme un insolent;
Je veux, sans mentir, qu'on te lie;
Va attendre un combat sanglant,
Qui doit tout perdre en Béthulie :
Je jure que si tu es Hébreu,
Tu souffriras des maux affreux.

75 451

(4)

Archior.

Ah ! pauvre peuple, il faut mourir
Des mains cruelles d'Holopherne ;
Priez Dieu de nous secourir,
Que chacun de vous se prosterne ;
Il a juré d'un ton altier
Que vous n'auriez point de quartier.

Judith.

Dieu de bonté, Roi tout-puissant,
Ayez pitié de ma patrie ;
Ne souffrez pas que l'innocent
Soit conduit à la boucherie ;
Frappez tous ces Assyriens,
Comme les fiers Egyptiens.

Leurs lances et leurs javelots
Bravent le ciel, la terre et l'onde ;
J'en pousse de tristes sanglots
Dans une humilité profonde ;
Je vous prie, exaucez mes pleurs,
Et détournez tous nos malheurs.

Voulez-vous que ces inhumains
Viennent profaner votre temple ?
Faites-les tomber sous vos mains,
Pour servir à jamais d'exemple ;
Vous n'avez pas besoin de fer
Pour les abîmer dans l'enfer.

Que ce superbe colonel,
Qui met son espoir en ses forces,

(5)

Nage dans son sang criminel,
Par mes innocentes amorces :
Mon Dieu, mon tout, protégez-moi,
Pour être fidèle à votre loi.

Qu'au sortir de quelque repas
Le grand excès du vin l'entête,
Et que son propre coutelas,
Me serve à lui trancher la tête :
Vous pouvez de ma faible main
Exécuter ce grand dessein.

Donnez le conseil à mon cœur,
Donnez la parole à ma bouche,
Donnez à ma main la vigueur,
Puisque cette affaire vous touche,
Faites enfin connaître à tous
Qu'il n'est point d'autre Dieu que vous.

Servante, apporte mes bouquets,
Mes parfums, mes pendants d'oreilles,
Mes beaux habits, mes affiquets,
Je veux me parer à merveilles ;
Le Seigneur sait que j'ai pour but
De tout son peuple le salut.

Mets dans un sac tous nos besoins
Pour vivre aux champs une semaine,
Laissons à Dieu nos autres soins,
Allons où notre esprit nous mène :
Quand on ne cherche rien que lui,
On l'a pour guide et pour appui.

(6)

O grand-prêtre ! à quoi pensez-vous ?
Changez d'avis, je vous supplie ;
Quoi ! vouloir livrer à des loups
Le cher troupeau de Béthulie !
Il faut préférer l'âme au corps,
Et pour Dieu souffrir mille morts.

Vous proposez qu'après cinq jours
Il faudra céder ou nous rendre,
Si Dieu ne nous donne secours
Contre ceux qui veulent nous prendre ;
Quelle est votre témérité ?
Dieu ne veut point être tenté.

Pour mettre à bas vos ennemis,
Prenez la haine pour vos armes ;
Priez avec un cœur soumis,
Jeûnez et répandez des larmes :
Vous les vaincrez en peu de temps,
Si vous êtes vrais pénitents.

Eliachim, consolez-vous,
Prêtres sacrés, prenez courage,
Je vais, pour le salut de tous,
Entreprendre un petit voyage ;
Adieu, mon cher peuple, adieu,
Prosternez-vous tous devant Dieu.

Les Prêtres et les Magistrats.

Nous allons offrir au Très-Haut
Mille vœux pour votre entreprise ;
Hélas ! si l'on donnait l'assaut,

(7)

La ville serait bientôt prise ;
Brave Judith, prenez-en soin,
Nos ennemis ne sont pas loin.

Les sentinelles des ennemis.

D'où venez-vous, rare beauté ?
Quel sujet pressant vous engage
A prodiguer votre santé
Dans un si pénible voyage ?
Vous pourriez vivre sans souci ;
Que venez-vous donc faire ici ?

Judith.

Je viens chercher à me sauver
Du désastre qui nous menace :
Mon peuple pense à vous braver,
Et moi je pense à trouver grâce.
Pourrai-je bien, sans prendre mal,
Parler à votre général ?

Les soldats.

Madame, ne vous troublez pas,
Personne ne saurait vous nuire ;
Marchez sans crainte sur nos pas,
Nous allons tous vous y conduire :
Dès qu'Holopherne vous verra,
Votre beauté le charmera.

Judith à Holopherne.

Bras de Nabuchodonosor,
Rempart de toute l'Assyrie,

(8)

Je voudrais une bouche d'or
Pour vous louer sans flatterie;
Mais l'éclat vil de vos splendeurs
M'abat au pied de vos grandeurs.

Holopherne.

Rassurez-vous, ne tremblez pas,
Mes yeux vous ayant aperçue,
J'ai trouvé sur vous tant d'appas,
Que mon cœur s'est pris par la vue;
De grâce donc relevez-vous,
C'est moi qui dois être à genoux.

Belle Judith, déclarez-moi
Le vrai sujet qui vous amène,
Je vous proteste sur ma foi,
Que je vous tirerai de peine;
Mon cœur est devenu captif,
Le vôtre sera-t-il craintif?

Judith.

Grand général, dès que j'ai vu
Le crime noir de Béthulie,
Bien loin de donner mon aveu,
Ma fuite a blâmé sa folie,
Et j'ai cru que votre bonté
Mettrait ma vie en sûreté.

Je sais quelle est votre valeur
Et votre invincible puissance,
Je sais quel serait mon malheur

(9)

Si je manquais d'obéissance;
Mais je sais que les gens de bien
Trouvent en vous un prompt soutien.

Cependant je vous fais savoir
Que notre nation rebelle,
Manquant vers vous à son devoir,
Dieu même s'irrite contre elle,
Grands et petits sont aux abois,
Ils n'ont ni mains, ni cœur, ni voix.

Ils sont à la soif, à la faim,
Ils vont boire le sang des bêtes,
Je pourrai vous prêter la main,
Pour les unir à vos conquêtes;
Je sais les endroits du pays,
Et comme ils sont tous réduits.

Holopherne.

Madame, je suis tout charmé
De votre éloquence profonde;
Vous avez seule désarmé
Celui qui bravait tout le monde:
De grâce, sans appréhender,
Commencez à me commander.

Judith.

Monseigneur, accordez-moi
Que je vive, avec ma servante,
Des viandes que permet ma loi,
J'en serai alors mieux contente;

Qu'on me laisse aller en tout lieu,
Lorsque j'irai prier mon Dieu.

Holopherne.

Allez de jour, allez de nuit
A travers de toute notre armée,
Vous portez votre sauf-conduit,
Régnez, ô beauté bien-aimée!
Qui vous fera le moindre tort,
Soudain sera puni de mort.

Entrez, madame, entrez ici,
Venez voir mes trésors immenses,
Ce seront vos trésors aussi,
Gardez la clef de mes finances;
Je m'en vais dresser un édit
Qu'on laisse aller partout Judith.

Vagao, prépare un banquet
Pour tous les grands de mon armée,
J'espère que, par ton caquet,
Judith sera bientôt charmée;
Va lui dire, et dépêche-toi,
De venir souper avec moi.

Vagao à Judith.

Madame, vous avez gagné
Les bonnes grâces de mon maître;
Vous avez vu qu'il a daigné
Jusqu'alors le faire paraître;
Son cœur ne vous refuse rien,
Vous avez en main tout son bien.

Il faut donc user de retour
Pour marquer la reconnaissance,
Il faut répondre à son amour,
Par une prompte obéissance;
Il vous veut à souper ce soir,
Je viens vous le faire savoir.

Judith à Vagao.

Monsieur, ce que vous m'apprenez
Surpasse toutes mes attentes;
J'irai, puisque vous l'ordonnez,
Me joindre au rang de ses servantes;
Ce sera pour moi grand honneur
Que de servir un tel seigneur.

Vagao.

Gardez-vous de placer si bas
Votre vertu, votre noblesse,
Mon maître entend qu'en ce repas
Vous lui teniez rang de maîtresse;
Pour mieux obliger sa bonté,
Prenez un siège à son côté.

Judith à Holopherne.

Je n'attendais point, monseigneur,
D'être ce soir à votre table;
Je vois bien clair que votre cœur
Brûle d'un amour véritable;
Je vais donc m'asseoir sans façon,
Entre vous et votre échanton.

Holopherne.

Je prends un singulier plaisir
De vous voir prendre cette place,
C'était-là mon plus grand désir,
Vous m'obligez de bonne grâce;
Mangez, buvez à votre goût,
Je m'en vais vous servir de tout.

Judith.

Permettez-moi tout simplement
Que je boive et mange à ma mode,
Et que je prenne seulement
Ce que ma servante m'accommode;
Mais trouvez bon qu'en ce festin
Je ne goûte point de votre vin.

Holopherne.

Nous allons du moins boire à vous
Avec tous nos braves gendarmes,
Jusqu'à ce que nous soyons souls,
Il faut faire fête à vos charmes;
Buvons, messieurs, à la santé
De cette charmante beauté.

Judith.

Voici, Vagao, le vrai temps
D'aller reposer votre maître;
Mes vœux sont à demi-contents,
J'en bénis l'Auteur de mon être :
Couvrez-le bien de ses linceuls,
Et nous laisserez ici tout seuls.

C'est à présent, Dieu de mon cœur,
Que j'attends de vous la victoire;
Rendez, rendez mon bras vainqueur,
J'attends de vous toute ma gloire;
Si vous n'affermissez mon bras,
Je prends en vain ce coutelas.

J'ai mis en vous tout mon espoir,
Et ma foi n'est pas chancelante;
Montrez votre divin pouvoir
En votre chétive servante;
Tranchez d'un seul coup, par ma main,
Le cou de se monstre inhumain.

Chère servante, approche-toi,
Mets dans ton sac cette tête;
Ne tremble point, viens après moi,
Dieu seul conduit notre retraite;
Laissons ces pourceaux endormis,
Le passage nous est permis.

Ouvrez, mes chers frères, ouvrez,
Le Tout-Puissant a fait merveilles,
Et surtout nous a délivrés
Par des adresses nonpareilles;
Il a fait voir qu'un pur néant
Peut avec lui vaincre un géant.

Sa main puissante a contenté
De tous mes désirs l'étendue;
Le fier Holopherne est dompté,
Voyez sa tête ici pendue;

Voyez le pavillon brillant
Du lit pompeux de ce vaillant.

J'appelle les cieux à témoin
Que mon ange n'a gardée pure,
Et m'a conduit avec soin,
Sans que l'on m'ait fait aucune injure;
Rendons-lui tous d'un tel bonheur
Gloire, louange et tout honneur.

Ozias.

Judith, vous êtes aujourd'hui
Des femmes la plus glorieuse;
Le ciel s'est rendu notre appui
Par votre main victorieuse,
Et tous les hommes vous loueront
Tant que les siècles dureront.

Judith.

Mon cher Archior, connais-tu
Cette tête sanglante et pâle?
Elle est d'Holopherne abattue,
Ce brutal de rage sans égale;
Ne veux-tu pas rentrer en toi,
Et te soumettre à notre loi?

Archior.

Madame, je crois votre Dieu
Tout bon, tout saint, tout adorable,
Je le crois présent en tous lieux,
Lui est le seul véritable;

Je n'ai garde de m'endurcir,
Je suis prêt à me convertir.

Judith.

Jetons-nous sur nos ennemis,
Allons poursuivre ma conquête;
Ils sont presque tous endormis,
Eveillons-les par la trompette,
Feignons de les vouloir bloquer,
Pour avoir lieu de les choquer.

Dès qu'ils verront le coutelas,
Qui du sang de leur chef dégoutte
Les cris horribles des soldats,
Mettront tout le camp en déroute;
Trompettes, sonnez le combat,
Que chacun se montre soldat.

Les sentinelles.

Vagao, va-t'en éveiller
Le général de notre armée,
Dis-lui qu'il nous faut batailler,
Que l'avant-garde est alarmée;
Dis-lui qu'on n'est prêt qu'à demi
Pour faire tête à l'ennemi.

Vagao.

Grand colonel, réveillez-vous,
Il est temps de donner bataille;
Voici l'ennemi dessus nous,
Qui nous défie, et qui nous raille;

Hélas ! que vois-je , justes cieux !
Je n'ai qu'un tronc devant les yeux.

Ah ! chers amis , quel coup fatal !

Judith , par sa bonne conduite ,
A décolé mon général ;
Tout est perdu , prenons la fuite ,
Sauvons-nous du Dieu d'Israël ,
Qui nous remplit d'un deuil mortel.

Les pontifes et les prêtres de Jérusalem.

Vive Judith ! qu'on crie Amen.

Vive cette chaste princesse ,
La gloire de Jérusalem ,
De tout Israël l'âlegresse ;
Vive son bras victorieux ,
Par qui Dieu se rend glorieux.

Mourons à la sainte cité ,
Et chantons un nouveau cantique ;
Louons le Dieu de majesté ,
Offrons-lui nos vœux en musique ;
Il faut le servir désormais
Avec ferveur plus que jamais.



CANTIQUE

DE

L'ENFANT PRODIGE.

Ain ; Un jour le berger Tyrcis.

LE PRODIGE DÉBAUCHÉ.

Je suis enfin résolu
D'être en mes mœurs absolu ;
Donnez-moi vite , mon père ,
Ce qui revient à ma part ,
Vous avez mon autre frère ,
Consentez à mon départ.

LE PÈRE A SON FILS.

Pourquoi veux-tu , mon enfant ,
Faire ce que Dieu défend ;
Veux-tu désoler mon âme ,
Nos parens et nos amis ,
Je serais digne de blâme
Si je te l'avais permis.

L'ENFANT PRODIGE.

Je veux en dépit de tous
M'éloigner d'auprès de vous ;
En vain vous faites la guerre
A ma propre volonté ,
Je ne crains ni ciel ni terre ,
Je veux vivre en liberté.

LE PÈRE A SON FILS.

Mais, hélas ! quelle raison
Te fait quitter la maison ?
Ne te suis-je pas bon père,
De quoi te plains-tu de moi,
Et qu'est-ce que je puis faire,
Que je ne fasse pour toi ?

L'ENFANT PRODIGE.

Vous me traitez en barbet,
Et je veux vivre en cadet ;
Vous condamnez à toute heure
Le moindre dérèglement ;
Je veux changer de demeure,
Sans retarder un moment.

LE PÈRE A SON FILS.

Adieu donc, cœur obstiné,
Adieu, pauvre infortuné ;
Ton égarement me tue ;
J'en suis accablé d'ennuis ;
Je vois ton âme perdue,
Je ne sais plus où j'en suis.

L'ENFANT PRODIGE.

Venez à moi, libertins,
Prenez part à mes festins ;
Venez à moi, chères lubriques,
Consumons nos courts momens
Dans les infâmes pratiques
Des plus noirs débordemens.

Pensons à boire et manger

Dans ce pays étranger ;
Je n'ai plus peur d'un père
Qui me suivait pas à pas ;
Songeons à nous satisfaire
Dans les jeux et les ébats.

Contentons tous nos desirs
En nageant dans les plaisirs ;
Et vivons de cette sorte
Tant que l'argent durera ;
Nous irons de porte en porte
Sitôt qu'il nous manquera.

RÉFLEXION.

Pécheur, remarque en ce lieu
Le tort que tu fais à Dieu :
Tu t'en suis de sa présence,
Afin de boire à longs traits
Le vin de ton offense,
En dépit de ses attraits.

Tu crois ton juge bien loin,
Et tu l'as pour ton témoin ;
Sa justice met en nombre
Toutes tes méchancetés ;
Malgré la nuit la plus sombre,
Il voit tes iniquités.

L'ENFANT PRODIGE, PÉNITENT.

O le triste changement,
Après un train si charmant !
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisaient la cour ;

Tout le monde a pris la fuite,
Pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui,
Dans la honte et dans l'ennui;
Ma conduite toute impure
M'a mis au rang des pourceaux;
Il est juste que j'endure
Autour de ces animaux.

Je rougis de mes forfaits
Et des crimes que j'ai faits;
Je fonde en pleurs, je soupire,
Je sens de cuisans remords;
Je sens un cruel martyre
De cœur, d'esprit et de corps.

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain,
Tandis que chez mon bon père,
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut.

Je voudrais bien me nourrir
Des fruits qu'on laisse pourrir;
Je voudrais bien sous ce chêne
Les restes de mes pourceaux;
Mais j'ai mérité la peine
Qu'attirent les bons morceaux.

Je veux pourtant me lever,
Pour penser à me sauver;

Il est temps que je détourne
Mon cœur de l'iniquité,
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

REFLEXION.

Voici, pécheur, les effets
De tes terribles forfaits;
Tu n'as plus rien dans le monde.
Le péché t'a tout ôté,
Et ton âme n'est féconde
Qu'en misère et pauvreté.

L'ENFANT PRODIGE DE RETOUR AU LOGIS DE SON PÈRE.

Voici, cher père, à genoux,
Un fils indigne de vous :
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre palais,
Ce me sera trop que d'être
Au nombre de vos valets.

J'ai péché contre les cieux,
Je n'ose y lever les yeux;
J'ai péché contre vous-même,
Je n'ose vous regarder;
Ma douleur est extrême,
Je suis prêt à m'amender.

Je me soumetts de bon cœur
A votre juste rigueur,
Je ne veux plus vous déplaire,
Oubliez ce que je fis;

Vous êtes encore le père
De ce misérable fils.

LE PÈRE DE L'ENFANT PRODIGE.

Cher enfant, embrasse-moi,
Je brûle d'amour pour toi;
Mes entrailles sont émues
Et de joie et de pitié;
Par ton retour tu remues
Tout ce que j'ai d'amitié.

Laquais, cherchez des souliers,
Et mettez-les à ses pieds;
Cherchez dans ma garde-robe
Une bague pour son doigt,
Avec sa première robe,
Puisqu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras
J'ai mon fils entre mes bras:
Il avait perdu la vie,
Mais il est ressuscité;
Chers amis, je vous convie
À cette solennité.

RÉFLEXION.

C'est ainsi que le Seigneur
Reçoit le pauvre pécheur:
Il l'embrasse, il le console,
Il l'aime plus que jamais,
Et d'une simple parole
Il remplit tous ses souhaits.

Fais donc, pécheur, par amour,
Vers Dieu ce parfait retour.

